

AU LECTEUR.

Nous présentons aujourd'hui, au public, une publication nouvelle "LA VIE POPULAIRE—PASSE-TEMPS DES FAMILLES" qui paraîtra régulièrement chaque semaine en une superbe livraison de 32 pages, largement illustrée et d'un prix à la portée de tout le monde.

Il est d'usage de publier un programme. Le nôtre serait trop long à détailler ; en un mot, il embrassera L'ACTUALITÉ dans toutes ses manifestations : ROMANS, NOUVELLES ETC., AMUSEMENTS, JEUX DE SOCIÉTÉS.

Tous les événements dignes d'attirer l'attention seront résumés au courant de la plume, sans prétention et sans passion, — le parti-pris étant à la fois stupide et ridicule.

Des dessinateurs spéciaux nous crayonneront l'actualité que nous servirons à nos lecteurs toute brûlante.

Il ne convient pas d'allonger outre mesure ce programme qui variera suivant les temps et le goût du public.

Ce serait en effet mal débiter, que de commencer par lasser la patience du lecteur dont nous sollicitons le bienveillant patronage.

LE CRIME DE CHARLY

Le 30 juin 1869, l'omnibus No. 119, allant de la Madeleine à la Bastille, contenait trois honnêtes marchandes, quatre grisettes en rupture d'atelier, deux figurantes des petits théâtres, un ouvrier, trois messieurs plus ou moins à la mode, et un quatrième voyageur dont il n'était pas très difficile de deviner la condition sociale.

C'était un vieillard vêtu d'une longue redingote noire assez râpée, coiffé d'un chapeau à larges bords d'où s'échappaient de longues mèches de cheveux blancs, chaussé de bas de laine noire et de gros souliers à boucles d'argent. Grand, maigre et un peu courbé par l'âge, il tenait ses yeux constamment baissés et ses mains croisées sur ses genoux. Ses lèvres remuaient, comme s'il eût récité tout bas des prières, de grosses lèvres rouges et charnues qui devaient, quand elles souriaient, exprimer une ineffable bonté.

Ce voyageur, si différent de ses compagnons de route, était assis tout à l'entrée de l'omnibus. Il avait pour voisine immédiate un jeune homme habillé de la tête aux pieds d'une étoffe à carreaux et cravaté de rose tendre, — la femme et les grâces d'un commis en goguette. En face de lui, l'ouvrier, le seul de la carrossée, carrément planté, les larges poings sur ses cuisses, l'œil vif et l'air ouvert. Au fond de la voiture, les femmes en majorité, étaient fort bruyantes.

Ces gaietés étaient provoquées par les mines plaisantes d'un beau-fils assis à côté du vieillard. L'aimable adolescent affectait de s'accrocher continuellement, d'une main, à la barre de fer placée au-dessus de sa tête, cette barre qui servait de point d'appui aux voyageurs pour gagner leur place. De l'autre main, il faisait les cornes à son voisin. Le voisin leva la tête, mais, ne devinant point la cause de ces hilarités, il reprit sa pose modeste et pensive. Cela

ne faisait pas le compte du joli jeune homme, qui lui demanda d'un air goguenard :

— Dites donc ! Est-ce que vous allez loin comme ça ?

Le vieillard, étonné, le regarda, et lui répondit :

— Je vais jusqu'à la place de la Bastille, monsieur.

Puis-je savoir ?...

— Pourquoi je vous demande ça ? Pardi, c'est pas malin à trouver. C'est que ça me fatigue joliment d'être obligé de tenir mon bras en l'air.

— Si je vous gêne, monsieur, je vais essayer de me servir davantage.

— Non, non, c'est pas la peine. Vous ne me gênez pas du tout, vu que vous êtes si maigre que vous ne tenez que demi-place.

— Alors, monsieur, je ne vois pas...

— Comment, vous ne voyez pas ?...

Le vieillard se contenta de détourner la tête et il se remit à méditer.

Encouragé par la résignation de sa victime, le drôle en cravate rose saisit la barre de son autre main, et cela si brusquement qu'il heurta le chapeau du digne homme et faillit le décoiffer.

Dans cette réunion de gens rassemblés par les hasards du transport en commun, personne n'eût le courage de réagir contre les ineptes railleries d'un polisson endimanché, personne excepté l'ouvrier qui était assis en face du vieillard.

Il n'eût pas plutôt touché le chapeau du vieillard que la redoutable règle de menuisier que l'ouvrier tenait à la main se leva tout droite ; et ce geste menaçant fut appuyé de ces mots énergiques :

— Qui est-ce qui m'a bâti un polisson comme ça ? A-t-on jamais vu insulter un pauvre vieux qui vous ne dit rien ? en v'là assez ! Ne recommençons pas, ou je cogne.

Le dandy d'occasion avait bonne envie de répondre par des injures, mais il était comme Panurge, *craignant naturellement les coups*, et il se tint coi. Les demoiselles cessèrent de rire et les bourgeoises lancèrent des regards courroucés au farceur de bas étage, lequel, ne se sentant plus soutenu, se leva tout doucement et décampa sans tambours ni trompettes.

On arrivait à la courte montée du boulevard Saint-Martin, et le cocher avait mis les chevaux au pas.

— Arrêtez, s'il vous plaît ! cria une femme qui courait vers l'omnibus en traînant après elle un enfant.

— Il n'y a qu'une place, la mère, lui dit le conducteur.

Elle lacha la rampe du marchepied qu'elle tenait déjà et murmura d'un air consterné :

— Ah ! mon Dieu, je n'ariverai jamais pour le train de Nogent.

— Si, pour le suivant, grommela le conducteur facétieux.

La pauvre femme qui venait d'éprouver cette déception, n'était plus jeune et semblait accablée de fatigue ; l'enfant qu'elle tenait par la main avait l'air malade et marchait à peine.

— Y a-t-il encore de la place sur l'impériale ? demanda le vieillard.

— Tant que vous en voudrez, monsieur le curé.

— Alors, mon ami, arrêtez, je vous prie. Je vais y monter, et vous pourrez donner deux places à cette bonne dame.